

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

Les manuscrits et la correspondance doivent être adressés à

M. L. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus

Les Abonnements pour Lyon et départements sont pas reçus.
Départements :
4 fr. par semestre

Les lettres non-affranchies seront refusées.
Mlle Caroline Desval, acceptée sans frais, se trouve à la disposition de son père, M. Desval, 10, rue de la République, Lyon.

LA MARIONNETTE DEVIENDRA POLITIQUE AUSSITÔT QUE LA LÉGISLATION LE PERMETTRA

Le Cinquième Numéro de la *Marionnette* se vendra au profit des OUVRIERS SANS TRAVAIL.

GUIGNOL

à l'Exposition universelle.

Ous donc que je n'étais resté en plat de mon racontage l'autre jour ?... Ah ! oui, je me rappelle... c'était quand je n'étais après pioncer. Et ben, après n'avoir bien roupillé, je me lève et tout de suite je me remets à la chicanon. Sapristi ! que je me dis, en relâchant tous les fri-cots qu'on m'apportait, ça va faire gros d'argent à la fin ; mais, bast, j'ai deux cents francs à dépenser et s'y me reste rien, je dirai au patron qu'en allant voir l'Obélisque j'en ai cassé une vitre et qu'elles sont bien chères pisque ça vient d'Égypte.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

VOCABULAIRE

des Termes les plus usités sur le Turf.

Box. — Sert aux chevaux pour qu'ils ne se touchent pas, et aux hommes pour le contraire. Dans ces cellules ou dans ces exercices ils sont généralement placés vis-à-vis l'un de l'autre et point fermés.

Broken-down. — Se dit d'un cheval qui a détérioré ses abattis au point de ne plus pouvoir courir. En français on dit *abattu*, en langue de code, *failli*.

Banquette Irlandaise. — Diffère beaucoup de celle des canuts de Lyon et sert pour tramer le crin.

Casaque. — Jaquette de jockey en soie de couleur. On a institué les courses à Lyon pour ranimer un peu la fabrique.

Cheval. — Un français bien élevé doit prononcer *horse*.

Après ça je m'aligne pour de bon à dénichier c'te machine. J'étais pas sus le pas de la porte que velà que tout le monde se mettait à couratter et qu'y s'amène une bande de gones tous plus faros les uns que les autres ; c'était censément, à ce qu'on racontait, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et pis toutes les royautés du monde : y en avait une pleine rue, de toutes couleurs, avec toutes sortes de couronnes : de chapeaux à trois cornes, de casques, de bonnets de peau de lapin, de plumes de coq, de grands piquants comme de paratonnerres, tout de z'affaires bien drôles. Seulement, ça que me défrisait, c'est que je pouvais pas décapiller une petite reine de rien du tout dans le tas. J'y ai demandé à un M'sieu qu'était là que s'est mis à rire et que m'a dit que c'était qu'y z'aurait pas pu faire leurs farces avé ces petites dames si z'avaient trimballé leurs fennottes avec eusses. Ah ! les amis ; on n'y aurait pas rien deviné avec leurs airs sainte Nitouche. Mais je m'en suis joliment redressé le coquelichon d'avoir pillé du poivre à la Madelon, que ça m'en donnait l'air d'un roi peteret tout comme un autre. J'étais fier, allez ! et pis que j'étais content de voir défilier la procession sans me petafiner les clapotons à aller dès-delà jusqu'au Champ-de-

Corde. — Sert de barrière à la piste. Avoir la corde signifie avoir l'avantage sur quelqu'un ; on emploie pour cela plus ou moins de ficelles.

Dead-heat. — Rien de fait, quittons-nous ! En français *dédite*.

Derby. — Grand Prix. Quand on court c'est pour lord.

Disqualifier. — Rayer du programme, refuser tout droit et toute estime. On est très sévère à cet égard pour les chevaux ; entre hommes on est plus indulgent.

Eleveur. — Un éleveur est payé trente-deux fois plus qu'un instituteur primaire.

Entraîneur. — L'homme qui instruit et dresse les chevaux ; il a des pensions.

Entrée. — Somme d'argent qu'on paye avant de courir ; on en consomme au commencement du dîner.

Handicap. — La main dans la toque. M. Eugène Chapus lui-même ne sait pas bien ce que ce mot veut dire. Pour cet usage irlandais, il ne faut pas être *fenian*.

Hedge. — Combiner ses paris de façon à se couvrir. Science très-précieuse aux Courses et à la Bourse. Il faut tâcher de n'être pas bête, dans ce monde, savez-vous ? mais, des bêtes, il en faut !

Isabelle. — Couleur de cheval. — Porte celle du vainqueur et vend des bouquets.

Jockey-Club. — Les galantins à qui Isabelle plaira toujours, disent *bouquet-club*.

Mars. C'est ben ça l'imposition universelle, c'te fois, ben sûr, que je me disais.

Velà donc mes particuyers que s'amènent tout plan plan, plus dorés que des St-Sacrements et mieux habillés que les bandes du Mardi-Gras d'autrefois. J'écarquillais mes agnolets comme des chatières et aussi les oreilles pour entendre les explications du monde qui défigurait à cha un tous ces pois-en-tas comme de buvandières : — Ce grand blond c'est l'empereur de Russie, ce gros rouge avé de favoris blancs que se tient raide comme si n'avait avalé son sabre, c'est le roi de Prusse, par darnier velà le comte de Bismark.

— Ah ! y marque pas bien çà-là avé son air en-dessous, que je dis à un gros particuyer à côté de moi, attendez un moment que je m'en vas ly chanter un air de circonstance, histoire de rire. En êtes-vous ? gueulons voir : A bas Bisquemal !

Mais y canait le vieux, pace qu'y z'étaient à l'entour une tripotée de fourchaux que se donnaient d'air de m'aggraver et qu'appelions la garde. Ma foi quand j'ai vu venir les gripes-jésus, et que ça n'allait faire vilain, je m'escanne et je rentre tant vite que je peux à l'hostau. Cristi ! j'en avais une favette, j'ai pas osé hazardé mon museau dehors tout le restant de la journée, mais en place je me

Legs. — Chevaliers d'industrie, joueurs de professions malhonnêtes. C'est sans doute pour cela que, malgré l'acception différente du mot en français, Proudhon a dit : « La propriété, c'est le vol ! »

Omnium. — Course de tous genres pour bêtes de tout âge, sans conditions spéciales et côté à côté.

Paris. — Ville où l'on en fait le plus.

Poids. — La condition essentielle pour l'amélioration de la race chevaline est l'amaigrissement de l'homme.

Sport. — Mot générique qui embrasse tous les exercices et jeux élégants et nobles et en outre utiles à la santé. *Sport* implique *vie mondaine et polie*. Ainsi on dit : « Comment sporte Madame ? Comment Monsieur sport-il ? »

Toque. — Coiffures de couleur. Un jockey est généralement toqué.

Turf. — Terre rase ou gazon. On dit : « Cet homme est sur le turf pour indiquer qu'il devient chauve. »

Notre dictionnaire pouvant sembler insuffisant, nous nous hâtons de renvoyer nos lecteurs à celui de M. Eugène Chapus, qui est vraiment un homme *turfé de chic*. On peut y lire à l'article *Poids* que : *Cent livres en France font à peu près cent onze livres en Angleterre...* Ce que c'est pourtant que la différence de nourriture.

YOUNG BOY.

sis payé une chichaison premier mimer.

Après ça, le lendemain fallait faire de visites aux connaissances, et pis me faire tirer en pistographie par Thierry, un Lyonnais ouisque tous les gones à plumes et à poil vont faire défigurer leur ressemblance. Je me repapillote et je demande au garçon en lui glissant la pièce ouisqu'y faut passer pour aller chez Thierry, en rue Chaussée-d'Antin, 45; le garçon que voit que j'étais un bon zigue m'y fait voir et pis me dit: — Vous avez déjà vu l'Exposition? — Eh! oui, hier, elle m'a défilé devant justement comme je sortais d'ici. Sus cela velà mon pille-miche que m'arregarde avec un air et une bouche... oh! mais une bouche comme la vouûte de la Mulatière. — Mais, Mossieu, qu'y me rebrique, l'Exposition ne se déplace pas, elle est au Champ-de-Mars, ce sont les souverains que vous avez vus hier. — Oh! ben ma foi tant pis je la verrai après; je veux avoir mon potrait.

J'ai couratté par toute la ville pendant tout le jour et quand j'ai aeu fait toutes mes commissions et pis bien diné, je me sis embandé pour voir c'te fameuse Imposition; gn'a fallu me trimballer sus mes fumerons parce que les omnibus n'étaient pleins; gn'avait ben les Mouches que ces bugnes de Parisiens preniot sans savoir ce que leur pend au nez, mais je m'en sis ben garé: je sais ben nager au Rhône et en Saône, mais pas dans leur rivière que je connais pas les mauvais endroits; je me fie mieux à mes deux picarlats. Mais c'était loin, nom d'un rat! leur Champ-de-Mars, si loin que quand je sis arrivé, y faisait quasiment nuit et la boutique était fermée. Je me sis renvenu tout declaveté, j'ai soupé et pis après piqué une fameuse romance dans mon lit.

Tout de même les trois jours n'étaient passés et fallait me retourner, velà qu'après déjeuner, je demande la carte. Cristi! que je me pensais, ça va me coûter pas mal, parce que j'ai joliment bien fait mon cagnard dans c'te auberge du Grand-Hôtel, mais bast, j'avais deux cents francs, seulement y m'en restait plus que cinquante: l'omnibus pour aller au chemin de fer, un saucisson, une bouteille, deux miches pour pas crever de faim en route; euh! y me restera pas grand chose. Pendant que je me bassouillais la coloquinte dans ces réflexions philosophiques, velà la carte que s'amène; trois cent vingt-sept francs septante-cinq centimes!... Ah! nom de nom! j'étais propre. Mais moi pas cancorne, je me pense tout de suite au télégraphe à la trique et je imagine une frime pour embobiner le p'pa qu'Embaume. Gn'y avait pas à tâtillonner, j'empogne un papelard et je griffarde: « Bargeois, moi poché quinquet Bisque-mal, 327 fr. 75 c. dommages-intérêt. Lus-quembourg revengé. Vivent les Lyonnais! »

Y paraît que le patron n'avalait le gorgeon: une heure après y s'amenait un M'sieu que m'apportait les piastres. Décapillé de ce pétrin, je fiche vite mon camp au chemin de fer pour m'en revenir. J'arrive à la gare, je fais voir mon billet, mais velà-t-y pas que ces farceurs, après l'avoir reniflé me disent qu'y vaut rien. — Ca m'arregarde pas, moi, c'est vous que me l'avez vendu — Il était encore bon hier soir, ce matin il est périmé. — Plait-y? què que vous me chantez qu'il est péri?... vous voulez me faire croire qu'y s'essepetafiné dans la poche de mon gilet depis hier soir, te pas?... Mais j'ai aeu beau pialler, quincer, y m'ont dit que je pourrai prendre le train du soir aux prix habituels, mais que mon billet valait pas plus qu'un de la loterie du Lingot d'or d'autrefois. Y a ben fallu gober c'te carotte, ah! si ç'avait z'été à Lyon, je me serais pas laissé embarlificoter comme ça: je serais allé faire mon racontage à M'sieu de Metz que leur z'y aurait ben fiché de z'ognes, mais quand on est en pays étranger on sait pas comment faire pour se retourner.

Y me restait comme ça toute la journée à me

bambanner, alorsse j'ai pensé d'aller reluquer enfin c'te Imposition. Ah! bonnes gens, maginez vous une grande baraque comme qui dirait la Rotonde mais grande, grande et pis la dedans de z'étoffes, de chaudronnerie, de quincaillerie... un grand bazar qui n'en finit plus, quoi! Et pis dehors de porte-pots, de buvettes, de bancs de tisane, de brasseries avec de poutrônes que jâpillent de charabias qu'on comprend pas.

Tout de même ça ma donné une idée: je m'en vas reganiser moi, une Esposition universelle et pour de vrai, ici à Lyon, vous aurez pas besoin de vous déranger; ça ne fera pas de train mais bien de plaisir et ça vous coûtera que deux sous.

A un de ces quatre matins, z'enfants, je tire mon plan.

GUIGNOL.

DIALOGUES DE BOIS

Dans l'officine d'un montreur de marionnettes, en attendant la représentation du soir, les différents pantins suspendus au râtelier se mettaient depuis quelque temps à converser sur les hommes et les choses du jour. Le montreur de marionnettes, qui n'était point si bête que son métier semblait l'indiquer, s'avisa d'écouter les conversations de ses pensionnaires et les trouvant intéressantes, il les recueillit et nous les livra.

Les Morts ont dialogué, les Vivants aussi, pourquoi les Pantins n'en feraient-ils pas autant?

DIALOGUE I.

Pierrot et Polichinelle

POLICHINELLE.

Lequel de nous deux a plus de vices, Pierrot?

PIERROT.

Celui de nous deux qui est le plus connu.

POLICHINELLE.

Alors, c'est moi!

PIERROT.

Pardon! c'est moi!

POLICHINELLE.

Evidemment, c'est l'un de nous deux.

PIERROT.

Evidemment! Dans la société telle qu'elle est, c'est-à-dire telle qu'elle s'est faite, il se trouve, chose curieuse! que c'est la vertu qu'on punit et le vice qu'on exalte; donc c'est le vice qu'il faut pratiquer!

POLICHINELLE.

Tu es d'une logique, Pierrot, qui me ferait t'aimer si le destin ne m'avait condamné à te haïr. Ce que tu viens de dire est extralucide. Ainsi, l'on punit l'ivrogne et l'on adore le vin. Si le vin était mauvais, blâmerait-on le buveur?

PIERROT.

Ceci est trop fort pour moi; tu es un buveur, tu as tes raisons pour cela; moi je suis un gourmand, et j'ai les miennes: nous avons raison tous deux. Tu me bats toujours, et tu ne me corriges pas; c'est que mon destin est d'être battu et le tien de battre. Chacun suit sa vie! — Tiens! dans la Liberté...

POLICHINELLE.

Tu es abonné à la Liberté?...

PIERROT.

Parbleu! pour le baron Brisse!

POLICHINELLE.

Et moi pour E. de Girardin.

PIERROT.

Moi, le baron Brisse, c'est mon homme! il me rappelle, en petit, mimi Véron, sauf la cravate et l'Opéra. Quel adorable gourmand! Il n'envoie pas à la halle, il y va; il ne dit pas: On a mangé... il dit: J'ai mangé! Il connaît le prix de toutes les denrées: des asperges, des petits pois, des cannetons et des melons! Il peut, en dinant en ville, se rendre compte exactement du prix de la gracieuseté qu'on lui fait, et se dire: On m'en a donné pour ma part dans les environs de douze à quinze francs; ce qui lui permet de n'avoir que pour douze ou quinze francs de reconnaissance; tandis que les invités non spécialistes se livrent à une reconnaissance exagérée. Le baron Brisse, c'est mon type! Et quel estomac! quelle digestion! Comme il sait ce qu'on doit manger et ce qu'on doit goûter seulement! Comme il connaît tous les mystères de l'alimentation? Ah! en voilà un à qui l'on ne ferait pas prendre des asperges pour des petits pois!

POLICHINELLE

J'en conviens, mais mon homme à moi c'est Girardin!

PIERROT

A cause du bâton?

POLICHINELLE

« A cause du bâton? Il a d'abord ceci avant tout: — le bâton!... — Or le bâton est un argument! — mauvais peut-être, mais presque toujours concluant. Vous avez raison? — le bâton! Vous avez tort? — le bâton! Le bâton est la grande loi, la grande force! Puis le bâton est l'emblème de la paix.

PIERROT

Je croyais que c'était l'olivier!

POLICHINELLE

Nous avons changé tout cela; aujourd'hui l'olivier est l'emblème de l'inconstance, mais le bâton est l'emblème de la paix. Sur quoi s'appuie le vieillard? Sur un bâton! — Qu'a dans son sac, le soldat? — Le bâton... de maréchal!

PIERROT

Cherche!

POLICHINELLE

Le bâton est la grande raison sociale! C'est la force et par conséquent le Droit. — Or le Droit c'est la paix. Nier le Droit c'est se mettre en opposition avec toutes les idées de justice.

PIERROT

Pardon! mais à mon avis le bâton me semble quelque peu égoïste.

POLICHINELLE

Eh bien! l'égoïsme n'est-ce pas la vraie religion humaine! Naïssons-nous deux?

PIERROT

Rarement, j'en conviens, mais les jumeaux...

POLICHINELLE

Des balivernes! — Donc si je nais seul, je dis: moi! et MOI c'est le bâton!

PIERROT

Pourtant...

POLICHINELLE

Tiens! quand tu manges, c'est pour toi.

PIERROT

Parbleu!

POLICHINELLE

Moi quand je bois, c'est pour moi! Quand je bats, c'est pour moi!

PIERROT

Pardon! mais tu bats les autres!

POLICHINELLE

Pour qu'ils ne me battent pas! Donc le bâton est l'emblème de la paix, puisque le bâton fait taire les autres! Or qu'est-ce, que la paix? c'est la liberté! Et que demandons-nous? la liberté! Aussi point de paix sans liberté et point de liberté sans bâton!

PIERROT

A ton aise! Moi qui suis toujours battu, j'aime mieux le Baron Brisse.

POLICHINELLE

Et moi qui aime à battre, je préfère Girardin.

LEMERCIER DE NEUVILLE

COURRIER DE PROVINCE

Les personnes qui auraient l'intention criminelle d'assassiner un prince étranger, nous rendraient un véritable service en fixant au mercredi ou au jeudi le plus tard, la perpétration de leur forfait.

De cette façon, nous pourrions en parler le samedi, avant que la nouvelle fût complètement faisaillée, et il nous serait permis de donner des renseignements circonstanciés sur la coupe du pantalon du meurtrier, — sans avoir l'air de décrire un animal antédiluvien — car tel est le sort éphémère de la gloire, qu'un gredin ambitieux ne peut compter défrayer les gazettes pendant plus de dix ou douze jours, même au prix des actes les plus compromettants, même en déchargeant un pistolet à deux coups sur un monarque de quatre-vingts millions de sujets : surtout si le pistolet rate.

Aussi les chroniqueurs hebdomadaires désireux de s'occuper des grands événements de leur siècle, ressemblent assez souvent au trombonne de l'aveugle Patachon qui fait entendre des borborygmes intempestifs, un quart d'heure après que son propriétaire a soufflé dedans sans succès.

C'est pourquoi je m'abstiendrai de vous entretenir du polonais Beyerowski ou Berezouwiki malgré les détails intéressants et complètement inédits qui m'ont été communiqués sur les quinze premiers jours de son existence. — Je ne saurais cependant résister au désir de vous faire part de mon étonnement en apprenant le bon marché exceptionnel du pistolet avec lequel Beyerowski voulait introduire quelques modifications dans le gouvernement Russe : NEUF FRANCS !

Voilà ce qui s'appelle une économie de bouts de chandelle, et je me range entièrement à l'avis de l'homme judicieux qui a trouvé dans le prix modique de cet arme la certitude que l'assassin n'avait pas de complices et n'était pas l'instrument d'une société secrète. — Il n'y a pas d'exemple, en effet, que des conspirateurs soient assez bas-perçés pour ne pouvoir consacrer que neuf francs à l'accomplissement de leurs projets subversifs.

Neuf francs !

Ah ! on a bien raison de dire que le crime aveugle ; et vous verrez, le temps n'est pas éloigné où quelque nouveau fanatique confiera sa vengeance à un poignard rentrant ou à un pistolet de vingt-neuf sous se chargeant avec un bouchon retenu par une ficelle.

Espérons, dans tous les cas, que cette perspective ne détournera pas sa Hautesse le Sultan de nous honorer de sa visite annoncée pour la fin du mois. — Ce chef suprême des croyants dont la moitié des sujets est dans une position de fortune... gênée, et dont les soldats ont généralement une paire de souliers pour trois, — se propose, disent les langues bien informées, de dépenser pendant son voyage une dizaine de bons petits millions ; — ce n'est certes pas nous qui nous en plaindrions, grande au contraire doit être notre joie, de profiter des prodigalités de ce fils du prophète ; qui n'a pas besoin, paraît-il, de déposer aucune partie de son mobilier au Mont-de-Piété, pour acquitter les factures de son tailleur.

Justement puisque Abdul-Azis doit passer à Lyon, l'occasion est bonne pour exciter sa générosité en faveur de plusieurs œuvres réellement utiles, que l'insuffisance de nos ressources nous force de négliger, et nous ne pensons pas être indiscret en signalant d'avance les hommes et les choses sur lesquels devra s'étendre la sollicitude de son coffre-fort.

Voici en conséquence une première liste où nous n'avons porté que ce qui était de première nécessité :

1. Sousserire pour l'érection d'une statue équestre à M. Monfalcon qui, dans un ouvrage fort remarquable mais trop peu lu, a

le premier découvert l'existence de la ville de Lyon : soixante-quinze centimes (cinq sous de plus que Voltaire), ci — 0 75

2. Acheter le meilleur tableau de M. Daligny, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, — dix-sept francs avec le cadre, ci — 17

3. Faire emplette d'un costume complet pour le vieux millionnaire X, — dont l'habit après dix-huit ans de service non interrompu, — aspire à la retraite par toutes ses coutures, — trente neuf francs, ci — 39

NOTA. Cette dépense un peu forte sera compensée par la modicité de celle qui va suivre.

4. Prêter trente-cinq sous au rédacteur de la chronique locale du *Salut Public*, pour acheter un manuel de civilité puérile et honnête, ci — 35

5. Offrir à M. Dameth qui a fait une conférence sur la poésie de l'économie politique, une pièce en vers libres (il est suisse) intitulée : la poésie de M. Dameth.

Vu la grande abondance des faiseurs de vers, et comme il n'est pas nécessaire que la poésie soit de premier ordre, on pourra se procurer cela pour trois francs cinquante centimes, ci — 3 50

6. Ne pas s'abonner à l'Echo de Fourvières, journal animé des meilleures intentions, mais d'une lecture impossible, ci — 0 00

Récapitulons : eh ! eh ! soixante-deux francs 62 fr.

C'est incroyable combien l'addition grossit les choses ! Je crois qu'il serait temps de nous arrêter ici, — notre intention n'est pas de ruiner le Grand Turc et nous serions désolé qu'à cause de nous, ses soldats en fussent réduits à une paire de souliers pour quatre.

JACQUES DANIEL.

QUELQUES NÉO-VERBES

Il est des mots charmants que dame Académie, Des progrès de la langue implacable ennemie, De son dictionnaire a soin d'éliminer, Et sur l'emploi desquels on l'entend fulminer :

Le mot — *chic* — est exclus de son vocabulaire
Au substantif — *Binette* — elle en défend l'accès ;
L'adjectif — *Rigolo* — n'a jamais su lui plaire,
Le verbe — *être toqué* — n'a pas plus de succès ;
Epatant — participe, — excite sa colère,
L'adverbe — *Crânement* — le rend atrabilaire,
L'interjection — *Zut !* — lui donne des accès.
Chacun de ces mots-la, devenu populaire
Finira malgré tout par gagner son procès

Ainsi en sera-t-il, également, nous l'espérons, des néo-verbess suivants :

GIRARDINER — *verbe actif*. — Fractionner les tartines en alinéas infinitésimaux. — Adorer le lendemain ce que l'on avait brûlé la veille, et vice versa.

NOTA. Les rédacteurs de la *Liberté* girardinent à qui mieux mieux et traînent sur le pré, quiconque s'amuse à jeter des pierres dans leur *girardin*.

VEULLOTISER — *verbe haut*. — Insulter son prochain au nom du Père, du Fils et du St-Esprit ; l'appeler : *raca* et verrat, *ad majorem Dei gloriam*.

HAUSMANNISER — *verbe actif*. — Remettre les vieilles cités à neuf. — Appliquer la chirurgie au démolitions et percer un boulevard comme un abcès.

BISMARKER — *verbe très actif*. — Démontrer par A + B, — autrement dit — par Alsen — plus — Bavière que la raison du plus fort est, et restera toujours la meilleure. — Faire passer au bleu... de Prusse, le plus grand nombre possible de petits états.

PRUDHOMMISER (SE) — *verbe réfléchi*. — Dire adieu à Satan-Bullier, à ses trompes et à ses pieuvres, pour devenir bon père, bon époux, et bon garde-national.

BERNOITONNISER (SE) — *verbe irréfléchi*. — Jeter aux orties sa tunique de collégien pour endosser le veston-court des *petits-crevés*. — Mettre au rebut son trousseau de *Saint-Denis* ou des *Oiseaux*, — pour s'attifer comme Cora Pearl.

GLAISBIZOINER — *verbe fréquentatif*. — Lancer de quinze à vingt interruptions à la minute, à l'aide d'une langue à aiguille.

TIMOTHÉTRIMER — *verbe neutre*. — Venir en aide à l'industrie si intéressante des machines à coudre, en se livrant à la confection d'articles littéraires entièrement décousus.

EMILOLIVIRER — *verbe fréquentatif*. — Virer souvent de bord ; — changer d'opinion comme de faux-col.

(Si jamais le célèbre député dont le nom sert d'étymologie au verbe *émilolivirer* venait à être ennoblé, je proposerais qu'on ne l'appelât plus que : le comte d'Emile-et-une-mues.)

S. TRABAN.

L'ESPRIT TOUT FAIT

On a beaucoup crié depuis quelques années contre les petits journaux, et cependant il n'est encore personne qui, à mon avis, ait touché la corde véritablement sensible dans cette question vraiment délicate.

Loin de moi la pensée d'attaquer la petite presse ; c'est sans contredit à elle que nous devons de n'être pas encore tout-à-fait abêtie par les hommes sérieux ; mais cependant qu'il nous soit permis de faire une observation.

Chaque matin paraissent plusieurs journaux qui se répètent plus ou moins les uns les autres ; chaque semaine se présente la légion des feuilles hebdomadaires dont les meilleurs mots, les anecdotes les plus amusantes servent de pâture aux journaux quotidiens.

De là, il est résulté que chacun arrivant à connaître l'esprit qui s'est dépensé dans la semaine, chacun répète à l'envi les mots des chroniqueurs et nous en sommes arrivés à posséder un esprit uniforme qui circule chaque semaine comme un mot d'ordre dans tout le pays.

Les imbéciles qui ont tout à gagner à cette manière de procéder, font des mots qu'ils retiennent après les avoir lus, et il peut vous arriver, si vous n'êtes pas versé dans le secret des choses, de décerner un brevet d'homme d'esprit à quelque crétin qui vous répètera une phrase imprimée la semaine dernière et signée du nom d'un écrivain connu.

Ajoutez à cela les auteurs dramatiques qui en-

trent pour une bonne part dans l'organisation de cet esprit confectionné et les acteurs qui donnent, comme complément, leurs gestes, leurs poses, leurs grimaces et leurs intonations plus ou moins spirituelles.

C'est ainsi qu'après avoir passé pendant un mois pour spirituel, en ajoutant à chacune de ses phrases le *je me le demande* de nos *Bons Villageois*, un homme d'une intelligence moyenne peut consolider sa réputation en répétant de temps à autre le *c'est raide* des *Idées de Madame Aubray*.

C'est contre cet abus que je réclame avec toute l'énergie dont je suis capable. Je demande au nom du bon sens qu'un perroquet ne passe plus à l'avenir pour l'homme d'esprit dont il répète les mots, et je prie nos lecteurs de s'unir à moi pour protester contre ce que j'appellerais la *Belle Jardinière de la conversation*.

J'ajouterai que je suis convaincu intimement de l'inutilité de ce que je viens d'écrire et que mes bons petits compatriotes continueront à chercher comme auparavant leur esprit tout préparé dans les colonnes des petits journaux.

SAINT-JEAN.

ÉPHÉMÉRIDES ANTICIPÉES

Août 1875.—MM. Mathieu et de Kerveguen, anciens députés, fondent un journal intitulé : *LA TÊTE DE CLOU*, organe des *ressemeleurs de soulers*.

En tête du journal, en regard des prix d'abonnement, on lit la note suivante :

- « Tout homme, femme ou enfant, dont les manuscrits n'auront pas été insérés, pourra faire condamner les rédacteurs, l'imprimeur, le directeur, les porteurs et le concierge du journal à quarante ans de travaux forcés.
- « La récidive entraînera la peine de mort avec supplices variés.
- « Le jour où les sus-nommés subiront leur châtiment, la publication du journal sera interrompue momentanément, et le montant des abonnements sera consacré à acheter des timbres-poste pour les familles nécessiteuses. »

3 Juin 1872. — M. Glais-Bizoin est nommé académicien :

Tout le monde sait que l'honorable député d'Ile-et-Vilaine avait depuis longtemps des titres incontestables à la haute distinction qui vient de lui être infligée.

Ecrivain remarquable, il a perpétré jadis un chef-d'œuvre de désœuvrement intitulé : *Le vrai four...* pardon, — *Le vrai fourage*.

Orateur éloquent, on l'a vu pendant dix ans de suite interrompre sans interruption tous les ministres du gouvernement et les députés de la majorité.

On voit donc que

Dignus erat intrare
In hoc rococo corpore.

Et dire que certains détracteurs de l'Académie prétendent que cette noble institution, — pour ne pas dire cette institution de Nobles, — n'est plus qu'un vain fantôme ! — Un fantôme, allons donc ! — c'est bel et bien un spectre — et un spectre solaire qui plus est, composé, comme doit, — des sept couleurs primitives : — violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange et rouge, lesquelles se fondent en une seule qui est le blanc.

Mirabile dictu !

MANUEL DU CITOYEN FRANÇAIS

Renfermant les connaissances élémentaires pour faire son chemin dans le monde et pour en sortir.

De la naissance

Le premier devoir du citoyen français est de ne pas naître trois ou quatre mois seulement après le mariage de sa mère, — cela est généralement désagréable aux parents, — les maris redoutent ces bonheurs trop précoces ; — qu'il modère donc son impatience de contempler le jour.

Un désir effréné d'assister à une première de Sardou ou même d'Offenbach ne serait pas une excuse suffisante pour hâter son avènement dans le monde.

Il devra aussi ne pas choisir pour le jour de sa naissance le 15 ni le 30 du mois, afin d'éviter à ses parents l'embarras de l'échéance de deux termes à la fois.

A la première minute de son existence, le petit citoyen nouveau-né devra demander un miroir pour examiner en détail ses défauts et ses avantages physiques ; — il devra manifester une joie profonde et éclater en actions de grâce, si la nature, dans un de ces heureux caprices, qu'elle réserve à ses favoris, l'a gratifié de deux têtes ; — en cette occurrence, il devra refuser avec toute l'énergie dont il est capable de se laisser faire l'ablation d'une de ses têtes, et démontrera victorieusement au médecin qui lui en ferait la proposition, que dans ce siècle, où les femmes à barbe, les danseurs unipèdes, les phoques guitaristes et les veaux à deux têtes sont l'objet d'un culte tout particulier de la part des populations idolâtres, l'heureux mortel qui possède l'avantage inappréciable de chanter un duo à lui seul, est nécessairement appelé à jouer d'une grande popularité en se produisant dans les foires.

Du baptême

Le jour de son baptême, à l'église, le baptisé devra conserver l'attitude grave et décente qu'il convient d'avoir à pareille cérémonie.

En sortant de l'église, le baptisé se montrera au peuple qui, à sa vue manifesterait son enthousiasme en criant : « *A la grasaille pille !* » En réponse à cette ovation flatteuse, il fera à la foule d'abondantes distributions de dragées de plâtre et de monnaie de billon.

Des mois de nourrice

Après que l'enfant aura été reçu dans le sein de l'Eglise, il devra s'attacher à celui de sa nourrice qui l'emmènera loin des lieux qui l'ont vu naître.

Pour charmer les ennuis du voyage, le nourrisson tâchera. — s'il a des instincts poétiques, — de faire des madrigaux à sa nourrice, pour se mettre bien avec elle, — et aussi pour soutenir la vieille galanterie française.

Durant ses mois de nourrice, l'enfant pourra prendre quelques distractions dans la contemplation de la nature et dans la lecture d'ouvrages moraux, — mais il évitera avec soin de lire à haute voix à sa nourrice les œuvres de M. Veuillot, cela pourrait faire tourner son lait (pas de M. Veuillot).

Si par *ananké*, le nourrisson nourrissait une passion profonde pour celle qui l'allait et que celle-ci reçut des sapeurs, il devrait faire taire les emportements de son amour, et sa jalousie ne serait pas un motif suffisant pour se passer la fantaisie d'assassiner sa nourrice et de la découper en très-petits morceaux ; — cela donnerait à supposer qu'il a le caractère mal fait.

Si, au contraire, sa nourrice éprise de sa personne, lui faisait une de ces propositions que réprouve la morale, il la repoussera avec une vertueuse indignation, et, si cette coupable femme persistait à lui faire de l'œil, il devrait, — nouveau Joseph, — laisser ses drapeaux dans les mains de cette moderne Putiphar, plutôt que d'entretenir avec elle des relations illicites.

ÉMILE ORY

Tapic et Tapoc

1890

Parmi les idiotismes dont fourmille notre langue, il en est de bien réjouissants. — Exemple. — J'assistais l'autre soir à l'audition d'un des plus bruyants fragments du *Tanhauser*, en compagnie d'un monsieur auquel je demandai tout-à-coup ce qu'il pensait de cette musique : — que croyez-vous qu'il me répondit ? — « *J'en'y entends rien !* »

* *

Vous verrez que tous les inventeurs de fusils à aiguilles auront un jour des statues et que l'inventeur des machines à coudre n'aura pas même un socle.

* *

On peut dire de certains caméléons politiques qu'ils prêtent un serment comme ils prêteraient une pièce de dix sous, — ladite pièce étant fausse.

« Monsieur le Directeur,

« Pour répondre à diverses lettres que vous nous avez communiquées, nous vous prions d'insérer la déclaration suivante dans *la Marionnette* :

« Aucun des anciens rédacteurs du *Journal de Guignol*, supprimé le 3 décembre 1866, n'a collaboré aux autres journaux littéraires publiés à Lyon depuis cette époque.

« Recevez, M. le Directeur, l'assurance de notre constante et vieille amitié.

« JEAN GUIGNOL, MADELON, GNAFRON, CLAUQUE-POSSE, JÉRÔME, COLOMBINETTE, WILHELM GIRL, CHAMPAVERT, FRÈRE JACQUES, ROB ROY, PIQUE BISE, BELETTE, BOUFFON, SPLEEN, PIERRE LA GARGUILLE. »

Théâtre du Cercle des Familles.

Spectacle-Concert au bénéfice de MM. E. Perret et Miraud, artistes sociétaires du Cercle.

Dimanche 16 juin, à 7 heures un quart, *Les Oiseaux de la rue*, drame en trois actes ; intermède musical. — *Une Femme qui se grise*, comédie-vaudeville. — *Le Bureau de passe-port*, scène comique.

CORRESPONDANCE

André Girard. — Pour Lui seul : ils étaient dans l'attente. L'orage en agitant ses plumes ne les a pas dispersées, — au jour de la délivrance, — Il a déployé ses ailes sans effort, puis les caressant amoureusement du bec, il a pu reconnaître que pas un ne manquait à l'appel.

Chercheur. — Je te dirai avec Lafontaine :

- « Un paon muait, un geai prit son plumage
- « Il est assez de geais à deux pieds comme lui
- « Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui. »

Un vieux-l'ami et à tous nos correspondants. — Nous ne pensions pas qu'il fût utile de défendre nos vieux amis, leur lettres d'aujourd'hui est la seule réponse que nous puissions faire.

Conseil. — La route que nous suivons est ardue, — il n'est pas de plaisir sans peine ; merci, c'est ainsi que parlent les vrais amis.

Iris J.-R. — La Marionnette aime à rire, mais ça la gênerait si on la faisait chanter. — Autre chose, s'il vous plaît.

Claudius G. — Tu l'as vu, la trinité n'existait pas ; lis aujourd'hui et tu comprendras.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.